



Le blanc de la carte : pratiques et représentations des officiers méharistes au nord de la Mauritanie en 1933-1935

Sophie Caratini, Jp Bord

► To cite this version:

Sophie Caratini, Jp Bord. Le blanc de la carte : pratiques et représentations des officiers méharistes au nord de la Mauritanie en 1933-1935. Les cartes de la connaissance, Khartala, pp.469-478, 2004. halshs-00005613

HAL Id: halshs-00005613

<https://shs.hal.science/halshs-00005613v1>

Submitted on 18 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le blanc de la carte : pratiques et représentations des officiers méharistes du Nord de la Mauritanie en 1933-35.

L'intégration des espaces sahariens de l'Afrique Occidentale à l'empire colonial français s'est traduite sur le terrain par le quadrillage militaire d'un espace désertique aux dimensions démesurées en regard des moyens disponibles. Le premier objectif de ce quadrillage était d'assurer la sécurité sur ce qui était considéré comme des marges économiquement inutiles, du moins tant que les richesses du sous-sol n'avaient pas été découvertes ou qu'il était impossible d'envisager leur exploitation. A partir de postes fixes implantés soit dans d'anciennes cités caravanières, soit érigés en des lieux considérés comme stratégiques, comme certains carrefours de pistes marchandes, un puits permanent ou dans la proximité des mines de sel, l'armée française – en l'occurrence l'Infanterie de Marine – déployait ses unités mobiles, ou Groupes Nomades. Commandés par un jeune capitaine assisté de deux ou trois lieutenants tout juste sortis de Saint-Cyr, et d'une poignée de sous-officiers, ces GN dont l'organisation a évolué au fil du temps, réunissaient dans une même nomadisation deux ou trois sections de tirailleurs sénégalais et un goum de supplétifs maures, tous montés à chameau. Soumises aux aléas du climat et des lieux au même titre que les pasteurs qu'elles avaient pour mission de contrôler, ces unités avaient une marge de manœuvre réduite. L'essentiel de l'activité des hommes consistait à veiller à l'entretien du bétail qui lui servait de monture et de bât, et dont l'état conditionnait la mobilité du groupe, partant la force de frappe du dispositif.

Les éléments de réflexion servant de données à cette communication sont issus pour une part d'une enquête menée auprès d'un ancien méhariste affecté en 1933 au GN d'Ijil au moment de sa création, et qui participa à la jonction des troupes Nord-Sud qui devait aboutir en 1934 –35 à l'occupation de l'ensemble du territoire mauritanien. Cette occupation se traduisit par la création de trois nouveaux postes dans la partie septentrionale du pays, qui parachevaient le quadrillage militaire entamé depuis le début du siècle. La seconde source d'informations provient d'enquêtes complémentaires effectuées auprès d'anciens goudiers maures et de pasteurs interrogés pour certains en Mauritanie et pour d'autres dans les camps de réfugiés sahraouis.

La carte manquante

Lorsqu'un Groupe Nomade était envoyé sillonner une région nouvellement conquise, les officiers ne disposaient d'aucun autre document que les comptes-rendus des quelques reconnaissances effectuées éventuellement avant leur établissement. Ils devaient donc s'en remettre à leurs goudiers et guides maures pour décider des itinéraires comme des lieux de séjour de leurs unités, qu'il s'agisse de l'ensemble du GN ou des petits détachements qu'il leur fallait disperser à tout instant sur le territoire. Libres de leurs décisions, du moins en théorie, ils étaient en réalité tributaires des instructions de ceux-là mêmes qu'ils avaient pour mission de soumettre.

S'ils pouvaient acquérir assez vite les rudiments nécessaires à la garde d'un troupeau dont ils n'avaient pas besoin d'assurer la reproduction puisqu'il s'agissait essentiellement de hongres réquisitionnés ou achetés chez les éleveurs, il était quasiment impossible aux commandants des GN, en l'absence de la carte, de s'émanciper de cette dépendance. Or sur les cartes de l'Afrique Occidentale, de grandes parties du Sahara apparaissaient comme des pages blanches. Comment acquérir la maîtrise d'un espace qu'on ne peut pas se représenter mentalement, comment en comprendre l'organisation, comment se faire une idée juste de la

localisation des populations, prévoir leurs déplacements, imaginer la scène sur laquelle on est sommé de jouer le rôle principal, et comment s'y mouvoir, y évoluer, y déployer sa force ? Comment instaurer son pouvoir sur un territoire inconnu ? Peut-on vraiment compter sur les gens du cru pour vous y conduire, et comment accepter d'y être conduits lorsqu'on prétend diriger ? Telles étaient les principales questions que le blanc de la carte suggérait aux officiers.

Plus encore que l'administration civile, l'organisation militaire se traduit par des affectations dont le temps est toujours limité. La durée moyenne d'une affectation méhariste était deux ans. Il était donc impossible aux hommes d'espérer acquérir par la seule expérience la connaissance de ces espaces immenses qu'ils avaient en charge de contrôler. Les jeunes gens fraîchement arrivés dans les Groupes Nomades avec leur barda de méhariste avaient tout à apprendre, et d'abord à monter à chameau, soigner leurs montures, les conduire sur les pâturages et les abreuver. Beaucoup d'entre eux eurent l'impression de se transformer en chameliers, l'art de la guerre apparaissant comme secondaire en regard de cette préoccupation constante qu'était le maintien en état du troupeau. D'ailleurs la guerre saharienne fut brève, et durant les périodes d'insécurité les unités mobiles se présentaient plus comme une force défensive, préventive, que comme une armée conquérante. On ne savait pas où était l'ennemi, souvent on ne savait même pas qui il était, la seule arme vraiment efficace semblant plus être le renseignement et la négociation que les fusils ou même les mitrailleuses, grandes consommatrices de munitions, lourdes à transporter, et toujours en danger d'être enrayées par le sable.

Jusqu'au début des années trente, le contrôle du désert mauritanien s'arrêtait à ce qu'on appelait le « front nord », soit la grosse garnison d'Atar et le poste de Chinguetti implantés dans l'Adrar depuis 1910, auquel il faut ajouter le poste de Port -Etienne, aujourd'hui Nouadhibou, sis au bord de l'océan à la lisière du Sahara espagnol et qui servait d'étape à l'aéropostale. Au-delà était ce que les méharistes appelaient le « vide », espace de dunes et de regs qui s'étendait jusqu'aux confins algéro-marocains, et qu'ils rêvaient tous de conquérir.

L'action des Groupes Nomades dépendait des directives politiques du gouverneur civil de la Mauritanie, dont le siège se trouvait à Saint-Louis, et qui pendant longtemps n'eut ni les moyens ni le désir d'étendre sa police vers le Nord. Y laisser circuler des unités militaires parfois réfractaires aux ordres et très difficiles à ravitailler lui paraissait hasardeux, d'autant que de l'autre côté l'armée française était loin des frontières. Pourtant, l'insécurité était une préoccupation constante car les relations diplomatiques franco-espagnoles, ombrageuses, avaient rendu infranchissable la frontière du Rio. La résistance maure avait évidemment concentré ses forces dans cette zone-refuge dont arrivaient parfois en raids imprévisibles ces ennemis qu'on appelait « razzieurs », « pillards », ou même « salopards ». Approvisionnés en armes sur les marchés du Rio ou par la contrebande, ces combattants osaient rarement s'attaquer aux pelotons méharistes dont l'armement leur était largement supérieur. Le plus souvent, ils s'en prenaient aux hommes et surtout aux troupeaux des pasteurs dont les terrains de parcours s'étendaient dans les zones contrôlées et qu'ils considéraient comme des traîtres à l'islam, les accablant de cette appellation qui sonnait comme l'injure suprême : « esclaves des chrétiens ».

La frontière, dessinée sur le blanc de la carte lors du Congrès de Berlin en 1885, n'était à l'origine qu'un concept. Sur le terrain, rien ne permettait d'en appréhender la réalité. Pourtant elle était bien réelle pour les militaires français qui s'étaient vus interdire de poursuivre leurs ennemis au-delà du trait. Les Maures n'avaient pas tardé à comprendre l'intérêt de cette abstraction, et après chaque opération ils retournaient au plus vite se mettre à l'abri derrière la ligne invisible, au grand dam des goumiers des GN, freinés dans leurs poursuites par leurs supérieurs français et qui ne comprenaient pas pourquoi on les obligeait

ainsi à s'arrêter en pleine course, à perdre ainsi la face au su si ce n'est au vu de toute la population. Guerriers par tradition, protecteurs des faibles – une protection qu'ils n'avaient même plus le droit de négocier – les alliés de la France, supplétifs ou partisans, vivaient donc cet état de fait comme un déshonneur, ce qui ne facilitait pas leurs rapports avec les officiers.

Sur le terrain, la ligne était approximative. Où était la frontière, par quel puits, le long de quel oued passait le trait qu'il était défendu de franchir ? Personne n'en était très sûr. Du côté espagnol on le savait encore moins puisque les occupants du Rio ne sortaient guère de leurs garnisons côtières et n'avaient pas, comme leurs voisins, mis en place d'unités mobiles. Aucun détachement militaire ne circulait à l'intérieur du Sahara espagnol, tandis que du côté français, les méharistes étaient sommés, comme ils le disaient eux-mêmes, de « ronger leur frein », de faire « le gros dos » et de se laisser harceler sans réagir. A l'instar de leurs goumiers, les militaires se sentaient donc dans l'humiliation, et leurs rapports étaient aussi tendus avec les autorités civiles auxquelles il leur était difficile de désobéir ouvertement, qu'avec les guerriers maures dont ils partageaient l'amertume mais qu'il leur fallait contraindre. Il faudra attendre qu'en 1932 un assaut, glorieux pour la Résistance saharienne et catastrophique pour la France, anéantisse aux environs du petit poste de Nouakchott, à Moutounsi, le GN du Trarza commandé par le petit-fils de Mac Mahon pour qu'en métropole les ministères s'émeuvent. La décision est alors prise d'occuper ce qui était considéré par l'armée comme la dernière marche de l'empire, et de renforcer ainsi la protection des régions sahélienne de l'AOF. La construction d'un nouveau poste au pied de la kédia d'Ijil, seul relief notable surplombant les regs du nord de l'Adrar, permit de renforcer le quadrillage militaire d'un point supplémentaire, situé à 300 kilomètres d'Atar et nommé Fort-Gouraud, auquel était adjoint une unité méhariste. Le Groupe Nomade d'Ijil, créé avant même que le poste ne fut aménagé, eut pour mission première d'assurer la sécurité des troupes chargées de bâtir le fort et ses annexes, de surveiller la frontière, prendre contact avec les pasteurs nomadisant dans la région et de reconnaître le pays.

Dès l'année suivante, un important détachement de ce GN d'Ijil s'en allait effectuer aux environs de Bir Moghreïn la liaison tant attendue avec les troupes algéro-marocaines dont l'avance vers le grand Sud venait d'atteindre la frontière septentrionale du pays maure (Le général Trinquet n'entre qu'en cette année 1934 dans l'oasis de Tindouf, c'est dire que même le Sahara algérien n'était pas encore à cette date entièrement occupé par les forces coloniales). Quelques mois plus tard les « marsouins » ou « képis noirs », craignant d'être « doublés » sur leur terrain par « les képis bleus », soit les officiers des Compagnies Sahariennes d'Algérie, s'arrangeaient pour obtenir l'autorisation de monter une seconde fois vers le nord, mais avec l'ensemble de leurs effectifs, pour conquérir, découvrir et reconnaître cet extrême de « leur » empire. Après vingt-cinq ans d'immobilisation à la lisière du « vide », les méharistes de l'Infanterie de Marine s'en allaient occuper le blanc de la carte du Sahara occidental, et l'un de leurs premiers soucis fut donc de le remplir, pour mieux s'en emparer. De cet exploit ils restèrent les artisans obscurs, et c'est la mort dans l'âme qu'ils furent forcés, dès 1935, de céder la place aux méharistes de la nouvelle Compagnie Saharienne de Tindouf et de se retirer au sud du 25^{ème} parallèle après avoir remis leurs croquis à ceux qu'ils considéraient comme leurs éternels rivaux. Les « confins algéro-marocains » avaient été créés, et c'est à ceux du Nord qu'avait été confié le soin d'assurer désormais le contrôle d'une région plus facile à surveiller et à ravitailler à partir de Tindouf qu'à partir d'Atar.

Le croquis de reconnaissance

Quand on sait que l'ennemi peut vous atteindre, et même s'il ne bouge pas, les rapports de force en sont modifiés. En cas de guerre ou d'occupation, la connaissance des lieux est donc un enjeu d'importance. Mais pour les méharistes, la carte n'était pas seulement

cet outil d'état-major indispensable aux conquérants, car lorsque la mobilité d'une unité dépend d'un troupeau de chameau, et donc de l'eau et des pâturages dont la localisation change au gré des pluies et des saisons, l'information usuelle de la topographie lui est insuffisante. De surcroît la mission des méharistes était plus celle d'une police du désert que d'un bataillon en campagne, et l'ordre qu'ils devaient établir concernait des populations qui étaient à la fois civiles et militaires puisque les pasteurs nomadisant dans cette partie du Sahara étaient tous chameliers et pratiquement tous armés.

L'extrême Nord de la Mauritanie est la partie la plus désertique du Sahara occidental, celle dont l'exploitation pastorale est la plus aléatoire. Les chameliers ne pouvaient y résider que lorsque l'année avait été pluvieuse, c'est dire que les limites de leurs terrains de parcours dépassaient largement les frontières, le Nord-mauritanien apparaissant comme la périphérie d'un territoire pastoral beaucoup plus vaste dont le centre économique était en réalité la vallée de la Seguiet el-Hamra, incluse dans la zone espagnole. A cheval sur la frontière, le massif du Zemmour était réputé pour être le fief quasi imprenable des Rgaybat, principale « tribu » guerrière restée hostile à la France. En l'espace de deux ans, entre 1933 et 1935, les méharistes du GN d'Ijil multiplièrent les reconnaissances de terrain, et ce sont eux qui tracèrent sur le papier les toutes premières esquisses représentant la kédia d'Ijil, ses environs, puis les itinéraires qui menaient vers le nord, et enfin le Zemmour.

A cette époque, lorsqu'un méhariste s'essayait à la cartographie, deux préoccupations orientaient son travail. La première était militaire, elle résultait de l'apprentissage de l'art de la guerre qu'il avait reçu à Saint-Cyr. Les données qu'il lui importait de noter relevaient donc d'une vision de la stratégie acquise sur les bancs de l'Ecole, et qui était restée, malgré la première guerre mondiale et les guerres coloniales, sous l'influence de l'épopée napoléonienne. La seconde de ses préoccupations était pastorale, et donc liée aux besoins des troupeaux. Non seulement les siens mais ceux de ses adversaires ou administrés. Les croquis de reconnaissance des méharistes résultaient donc de la superposition de ces deux visions et de ces deux objectifs. Sur leurs cahiers d'écoliers, ils faisaient figurer une multitude d'informations dont le choix, directement lié à leurs besoins de chameliers autant que de soldats, ne coïncidait pas toujours avec les catégories en usage dans les abrégés de stratégie, ni même dans les manuels de géographie. Mis à part les grands traits du relief et la nature des sols, le paysage saharien est changeant. Tout bouge, les sables, la flore, la faune, l'eau et surtout les hommes qui s'adaptent en permanence à ces mouvements, modifiant l'organisation de leurs lieux de séjours non seulement au gré du climat mais également à celui de la conjoncture politique. Le degré de salinité d'un puits peut être plus important que sa localisation précise, une source dérisoire peut être la clé d'un itinéraire, une autre plus importante mais inaccessible au bétail n'a pas la même valeur, la présence d'un arbre est parfois le repère essentiel de l'adversaire, ou même un tas de pierre alors que le dessin précis du contour d'un massif sera sans conséquences. Savoir que tel coin de l'erg est infesté de djinns est une information capitale. Une carte ne dit pas la même chose à l'aviateur ou au marin, au méhariste ou au stratège. Ce qu'il y cherche, ce qu'il y voit ou ce qu'il veut y voir varie en fonction de ses besoins.

Pour établir le canevas qui devait permettre ensuite le travail de remplissage du blanc et matérialiser au sol les points qu'ils allaient reporter sur la carte, des officiers qu'on disait géodèses s'en allaient près d'un puits ou d'un relief notoire ériger ce qu'ils nommaient un point astronomique. Concrètement, ce point se présentait sous la forme d'une borne en ciment sur laquelle étaient gravées les coordonnées astronomiques, soit le degré de longitude et le degré de latitude du lieu. Pour obtenir ces coordonnées, il fallait au géodèse des nuits et des nuits d'observation d'étoiles dont il captait le reflet dans le miroir de mercure de son

théodolite¹, en notant le moment précis, prenant également ses mesures à l'aide d'un astrolabe² et se plongeant ensuite pendant des jours dans de savants calculs qu'il lui fallait ensuite vérifier autant de fois qu'il avait recommencé ses observations, jusqu'à ce qu'enfin, sûr de son chiffre, il donne l'ordre à ses tirailleurs de graver la mesure sur la pierre. Les points astronomiques étaient relevés tous les cent kilomètres environ, et il était demandé ensuite aux jeunes lieutenants d'aller d'une borne à l'autre selon les règles de la géométrie, c'est à dire par le chemin le plus direct, pour coucher sur le papier toutes les données topographiques du paysage traversé. La méthode était rudimentaire, mais elle avait fait ses preuves. Pour réaliser son croquis, le méhariste s'en allait avec un guide, quelques goumiers, une boussole, une montre, un crayon et un cahier d'écolier. S'improvisant topographe, il prenait des caps en accrochant son regard sur un point du paysage, puis à l'aide de trois visées latérales, il s'efforçait d'apprécier les distances, se fiant plus souvent au nombre de pas de son chameau qu'à sa montre. Certains avaient l'œil exercé et leurs croquis étaient précis, mais sans l'assistance des guides leurs dessins auraient été incomplets. Pour que la carte finale qui serait dressée plus tard dans les bureaux des états-majors soit de quelque utilité, il fallait y faire figurer des noms. Ce n'est que par le nom que pourraient se rejoindre la connaissance française et la connaissance maure, et que les uns comme les autres pourraient localiser mentalement le même lieu. Un imaginaire fort différent car les Français auraient presque toujours recours à la carte pour le construire, alors que les Maures n'en auraient pas besoin.

L'espace géographique, une représentation culturelle

En pays maure, avant l'introduction des équipements de la technique occidentale que sont la montre, la land-rover ou la radio, la mesure de l'espace se confondait avec la mesure du temps. Les distances se calculaient en durée et non en kilomètres. Le temps, quant à lui, s'énonçait en phases et en instants. Six instants étaient nommés dont le repérage avait une utilité immédiate : ce qu'on appellerait en français « l'heure » des cinq prières de l'islam, et le moment du zénith. Pour les déterminer, les pasteurs appréciaient la longueur de leur ombre en tenant compte des variations apportées par les saisons. Le procédé du repérage était simple, l'homme, debout, faisait en sorte que l'extrémité de son ombre s'arrête à un caillou, une plante ou un trait qu'il avait dessiné sur le sable, puis il calculait le nombre de pas qui séparait sa position initiale de la marque ainsi prise. En cela, on remarque que de manière inversée la mesure du temps s'effectuait par une mesure de l'espace et qu'il est donc difficile de séparer les deux concepts. Entre ces six instants étaient des laps de temps, nommés par des mots du type « matinée, soirée etc. », mais qu'on ne peut pas traduire immédiatement puisqu'ils se réfèrent à des plages horaires ne correspondant pas toujours à ceux que retient la langue française. Le jour, la nuit, la semaine, le mois et l'année participaient également du comptage du temps, selon deux systèmes superposés : le calendrier solaire grégorien et le calendrier lunaire de l'islam. Avec l'introduction du temps dit « universel », le calendrier julien allait ultérieurement se superposer aux précédents, c'est ainsi qu'aujourd'hui les trois comptages sont encore en usage, même si les références au premier, étroitement liées à la vie pastorale, tendent à disparaître, en particulier dans les villes et chez les jeunes générations.

L'espace géographique n'était pas appréhendé dans une représentation unique, ni surtout dans une représentation uniforme. Résultant exclusivement du travail de la mémoire, les images mentales de l'espace produites par les Maures ne restituaient pas la totalité des éléments perçus. Les données de l'enquête effectuée auprès des Sahraouis les plus âgés montrent que les nomades mémorisent des itinéraires se présentant comme une succession de

¹ Théodolite : Instrument de visée muni d'une lunette, qui sert en géodésie à mesurer les angles horizontaux et verticaux, à lever les plans, et en astronomie à déterminer l'azimut et la hauteur apparente d'un corps céleste.

² Astrolabe : instrument servant à déterminer les heures et les latitudes

paysages dont certains éléments sont convoqués par l'imaginaire comme le ferait la technique du « gros plan » d'un cinéaste s'accrochant à la forme d'un relief, à la silhouette d'un acacias, la platitude d'un reg ou le creux sinueux d'un oued, ainsi qu'à des couleurs et des matières comme la teinte d'un sol ou la finesse des grains de sable. A cette mémoire de perceptions visuelles et tactiles s'ajoutait le souvenir précis soit d'expériences directes soit d'informations rapportées par d'autre sur des éléments tangibles mais invisibles comme la présence souterraine de l'eau, de réalités temporaires comme celle des pâturages, ou plus inquiétantes comme l'existence des esprits. A ce qu'on avait perçu du lieu s'additionnait ce qu'on en savait, la description des espaces traversés étant un des sujets de conversation favoris, pour ne pas dire obligée, des pasteurs. L'essentiel de cette information ayant pour objectif de permettre la circulation des hommes et des troupeaux, les données retenues se présentaient comme autant de repères nécessaires à la transhumance qu'il s'agisse de l'organisation de la nomadisation des campements, des zones de chasse et de cueillette, des routes caravanières ou des parcours guerriers.

Sur cette carte exclusivement mentale qui leur était particulière les Maures inscrivaient évidemment les directions et les distances. En Mauritanie, les directions ne se réfèrent pas à un point cardinal mais à une région. Ainsi les termes traduits en français par les quatre points cardinaux indiquent-ils des directions décalées d'un quart de tour pour les populations du Nord et du Sud du pays, des positions intermédiaires pouvant être remarquées entre ces deux extrêmes. Les distances quant à elles sont toujours notées comme des durées et leur échelle est donnée par le rythme de déplacement d'un homme à pied. En outre, la distance d'un point à un autre ne se calcule jamais en ligne droite contrairement à ce que rapportent les croquis méharistes, mais en fonction des sinuosités de l'itinéraire chamelier c'est à dire imposées autant par le relief que par la présence ou non des herbages indispensables au passage des chameaux. Lorsque leurs goumiers affirmaient que tel puits était à trois jours de marche et dans telle direction, et même s'ils savaient combien de kilomètres un homme à pied parcourt par jour, les méharistes ne pouvaient donc jamais savoir sur quel point de la carte reporter l'information.

A l'inverse, les goumiers avaient beaucoup de mal à comprendre cette obstination qu'avaient les militaires à s'en aller tout droit lorsqu'ils dressaient leurs croquis de reconnaissance, et ils étaient bien souvent étonnés qu'avec cette étrange méthode la destination soit atteinte. Il leur faudra plusieurs années, et qu'il leur soit donné de vivre ce moment où avec la carte enfin dressée et l'aide de leurs boussoles les officiers fassent la démonstration de leur capacité à se diriger dans des régions inconnues d'eux, pour qu'ils perçoivent l'intérêt de cet immense travail de relevé dont ils auront été les artisans méconnus. Une capacité dont l'utilité restera relative tant que le contrôle militaire des zones sahariennes sera le fait de méharistes contraints à se plier comme les pasteurs aux itinéraires chameliers. En revanche, ces croquis devenus cartes seront d'une utilité immédiate dès la seconde phase de l'occupation militaire, puisqu'ils permettront l'aménagement de pistes par lesquelles seront acheminés les matériaux nécessaires à la construction des postes, ouvrant le pays à la circulation de troupes motorisées et de leurs convois de ravitaillement.

Malgré la modernisation des armées nationales, la connaissance du désert par les pasteurs sahariens reste encore aujourd'hui un savoir qu'aucune carte ne saurait remplacer. Depuis quelques années les autorités mauritaniennes ont remis en activité des unités montées à chameau pour contrôler les régions trop ensablées pour que la circulation automobile y soit aisée, et dont la position frontalière nécessite une vigilance accrue. Mêlant la technique occidentale à la science des bédouins, ces unités associent l'aviateur au chamelier, le premier survolant en ULM les zones sensibles à basse altitude, tandis que le second, posté sur le pâturage à l'écoute de la radio, se tient prêt à enfourcher sa monture à la première alerte. Véhicule indispensable du contrôle territorial, seul moyen de locomotion possible des

gendarmes dans les ergs et autres régions inaccessibles, le chameau oblige le militaire à préserver et à transmettre une connaissance de l'espace qui relativise, et parfois même concurrence, la toute-puissance de la carte. Quelles que soient les techniques développées par les cartographes, malgré les SIG et autres photos satellites, la carte du désert comportera toujours un blanc.

Bibliographie

CARATINI Sophie, 1995, "Regards croisés : la mémoire coloniale. Un projet de recherche sur la genèse des relations franco-mauritaniennes", in *Notre Librairie*, Paris, Clef, Paris.

ROUX, M. - *Le Sahara dans l'imaginaire des Français (1900-1994)* Paris, L'Harmattan, coll. Histoire et Perspectives méditerranéennes, 1996 ARBAUMONT, J. d'- *Le raid Aubinière. Sahara occidental 1934*, Paris, Centre d'études sur l'histoire du Sahara, 1986.

AUBINIERE Lt. - "Rapport sur la poursuite effectuée du 2 février 1934 au 14 mars 1934", in *Le Saharien* N°90, Paris, Septembre 1984, pp.19-25.

AUGIERAS, M. - *Le Sahara occidental*, mémoire de la Société de géographie, Paris, Masson et C°, 1919.

AYMARD, Cdt. - "La pénétration saharienne. La T.S.F.", in *L'armée d'Afrique*, Paris, décembre 1924.

BERNARD, M. - "L'occupation de Tindouf; la liaison du Maroc avec la Mauritanie", in *La Géographie*, tome LXII, Paris, 1934, pp 17-22

BERNARD, M. - "Nouvelle jonction des troupes des confins algéro-marocains et de la Mauritanie à Bir Oum el Grein en décembre 1934, in *La Géographie*, tome LXIII, avril 1935, pp.282-285.

E. BERNUS, P. BOILLEY, J.CLAUZEL, J.L. TRIAUD - *Nomades et commandants, administration et sociétés nomades dans l'ancienne AOF*, Paris, Khartala, 1993.

BEYRIES J. - "Proverbes et dictons mauritaniens", in *Revue d'Etudes Islamiques*, cahier N°1, Paris, 1930, pp. 1-51.

BLAUDIN DE THE, B. - *Historique des compagnies méharistes, 1902-1952*, Alger, Imprimerie officielle du gouvernement général, 1955.

BOISBOISSEL, Gl. Y. de - "Contribution à l'étude de la tactique des petits détachements aux colonies. Combats de Chaiman et d'Arouénit en Mauritanie 1931", in *Revue des troupes coloniales*, sept.-oct. 1933.

BOISBOISSEL, Gl. Y. de - "Combat de Moutounsi en Mauritanie (1932)", in *Revue des troupes coloniales*, sept. 1934.

BOISBOISSEL, Gl. Y. de - *La découverte, la pénétration, la pacification du Sahara d'A.O.F.*, in *Tropiques*, août-sept. 1954, pp.9-16.

BOURGEOIS, A. - *Sociétés touarègues. Nomadisme, identité, résistances*. Ed. Karthala 1995.

BROSSET, D. - "La saline d'Idjil", in *Renseignements coloniaux*, n°11, Paris, nov. 1933, pp. 259-265.

CARATINI, S. - Ismael ould Bardi, héros de la résistance saharienne. In : *ROMM* 41-42, 1986, pp.157-166.

CAUNEILLE, A. - *Les compagnies sahariennes* - Paris, CHEAM, 1946.

CAUVET, Cdt. - "Le dromadaire d'Afrique", in *Bull. de la Société de géographie d'Alger*, 1921, pp.175-196.

CAUVET, G. - *Le Chameau*, Paris, Baillères, 1926.

CAUVET, G. - *Le Raid du Lieutenant Cottenest (Combat de Tit, 7 mai 1902)*, Marseille, R. et J. Brunon, 1945.

CAUVIN, Cne. - "La pénétration saharienne et les méharistes soudanais" in *Bull. de la Société de Géographie de Paris*, tome XXX, 1908; pp.505-518 et 553-567.

CHARBONNEAU, Gl. J. - "Les problèmes de la liaison Maroc-Mauritanie et les enclaves espagnoles", in *Revue des troupes coloniales*, nov.-déc. 1933, pp.543-570.

CHARBONNEAU, Gl. J. - "Quelques enseignements des opérations de 1934 au Maroc et au Sahara", in *Revue des troupes coloniales* n°219-220-221, juillet à déc. 1934.

CORNET, Cdt. - "Les confins sahariens de l'A.O.F.", in *Revue militaire française*, volume 3, 1929.

DENIS, P. - *L'évolution des troupes sahariennes françaises*, Thèse de doctorat, Université de Rennes, 1967.

DENIS, P. - *L'armée française au Sahara*, Paris, L'Harmattan 1991.

DUBOC, Gl. - *Méharistes coloniaux*, Paris, Fournier, 1946.

DUGUET, R. - "Les compagnies méharistes et la pacification du Sahara" in *Revue de l'union mondiale des intellectuels*, Paris et Monte-Carlo, mai 1958.

ECHENBERG, M. - *Colonial Conscripts. The "Tirailleur Sénégalais" in French Western Africa, 1857-1960*, Londres, James Currey, 1991.

FINBERT, E.J. - *La vie du chameau, le vaisseau du désert*, Paris, Librairie Arthème-Fayard, 1938.

GALLET, Cdt. - "La pénétration saharienne : l'aviation", in *L'armée d'Afrique*, Paris, décembre 1924.

GILLIER, Cdt. - *La pénétration en Mauritanie. Découverte, exploration, conquête, la politique du désert, la pacification définitive*, Geuthner, Paris, 1926.

GUIGNARD (A.) - "Le combat de Treyfiya", (1-5 avril 1925), in *Revue des troupes coloniales*, Paris, 1925, pp. 309-318

GUIGNARD, M. - *Musique, honneur et plaisir au Sahara étude psycho-sociologique et musicologique de la société maure*. Geuthner 75

HAMET (I.) - "Les Kounta, Traditions de la Tarikh Kounta", in *Revue du Monde Musulman*, vol. XV, Paris, 1911, pp.302-318.

HODGES (T.) - *Western Sahara, the roots of a desert war*, Lawrence Hill and Company, Wesport and Connecticut, 1983.

Traduction *Sahara occidental origines et enjeux d'une guerre du désert*, Paris, L'Harmattan 1987.

HUBERT (H.) - "L'automobile en Mauritanie", in *Renseignements coloniaux*, Paris, 1919, pp.140-148.

IN TANOUST - *La chasse dans le pays saharien et sahélien de l'A.O.F.*, Paris, Comité Algérie Tunisie Maroc, 1930.

JAYET, Cne. - "Dans le nord-est de la Mauritanie. Une reconnaissance à Agueraktem", in *Renseignements coloniaux*, août 1928, pp.493-506.

.

LE BORGNE, Cl. - "Colonisation bidanisation", in *Témoignages inédits sur la Mauritanie d'avant l'indépendance*, IRIM, Université de Nice-Sophia Antipolis et Association des Amis de la Mauritanie, Nice, 3 et 4 nov. 1995

LA CHAPELLE, F. de - *Le Sahara occidental*, Paris, CHEAM N°161, 1937.

LAFORGUE, P. - "Les Djenoun de la Mauritanie Saharienne", in *Bull. du Comité d'Afrique Française*, Paris, juill-sept. 1931, pp. 433-452.

LA GREVERIE, P. de - *Le Régiment des Dromadaires*, Paris, Berger-Levrault, 1910.

LEHURAUX, Cdt. - "Les compagnies sahariennes", in *L'Armée d'AFrique*, Paris, décembre 1924.

LEHURAUX, Cdt. L. - *Au Sahara avec le Commandant Charlet*, Paris, Plon, 1932.

LE RUMEUR, G. - *Un grand méhariste : Capitaine Le Cocq*, Paris, Berger-Levrault, 1955.

LE RUMEUR, G. - "Les premiers méharistes de la coloniale", in *Tropiques*, août-sept. 1960, pp.1481-1490.

LE RUMEUR G. - *Le Sahara avant le pétrole*, Paris, Société continentale d'éditions modernes illustrées, coll. Connaissance de l'Afrique, 1960.

"Littérature Mauritanienne". *Notre librairie, revue du livre : Afrique, Caraïbes, Océan indien*. N°120-121, janv.mars 1995, CLEF, Paris.

LOYEWSKI, O. - *Rezzous sur l'Adrar*, Leroux, Paris, 1934.

MANGEOT, A. - "Manuel à l'usage des troupes opérant au Soudan Français et plus particulièrement en zone saharienne", in *Bull. du Comité d'ethnographie de l'A.O.F.*, oct.-déc. 1922, pp.590-648.

MANGEOT, A. - "La politique saharienne de l'A.O.F.", in *Revue des troupes coloniales*, 3ème trim., Paris, 1929, pp. 235-247.

MISKE, A.B. - *Front Polisario, l'âme d'un peuple*, Paris, Ed. Ruptures, 1978.

MONTEIL, V. - "Notes sur la toponymie, l'astronomie et l'orientation chez les Maures, in *Hesperis*, tome XXXVI, fasc.1-2, Paris, Larose, 1949.

MUHAMMED MOKHTAR WULD NDI - *Description du Zemmour*, texte arabe et traduction, A.N. R.I.M., A.P. E/2/7, 1935.

PEYRONNET, R. "Sud-Ouest marocain, Rio de Oro et Sahara occidental", in *Bull. De la Société de Géographie d'Alger*, tome XXIX, 1928, pp.687-710.

PEYRONNET, R. - *Livre d'or des officiers des Affaires Indigènes : 1830-1930*, Alger, Soubiron, 1939.

PRUDHOMME, Cdt. - "Les pelotons méharistes de Mauritanie", in *Armée d'Afrique*, Paris, fev.1925, pp.30-55.

PRUDHOMME, Cdt. - "La sebka d'Ijil", in *Bull. du comité d'études historiques et scientifiques de l'A.O.F.*, Paris, avr.-Juin 1925, pp.212-216.

TRANCART, Cdt. A. - *De l'emploi des unités méharistes dans l'administration des nomades ou d'une unité militaire périmée à un outirl de commandement territorial*, Paris, CHEAM n°1132, 1946.

TUAILLON, Cdt. G. - *L'A.O.F. par l'Atlantique ou par le Sahara?* Paris, Lavauselle, 1936.

VANEGUE - "L'aéronautique du Maroc et la pénétration du Sud-marocain et du Sahara occidental", in *Revue des Troupes coloniales*, 3ème trim., n°195, Paris, 1921, pp. 248-258.

VERITE, M. - *Odette du Puigauveau, une bretonne au désert* préf. Th. Monod, éditions Jean Picollec, Paris, 1992.

WILLCOX, H.C. - "Exploration of the Rio de Oro", in *Geographic Review*, London, 1921, pp.372-383.

ABADIE, JC. et F. - *Sahara-Tchad 1898-1900. Carnets de route de Prosper Haller, médecin de la mission Foureau-Lamy*, Paris, L'Harmattan, 1989.

BESLAY, F. - *Les Réguibats*, L'Harmattan, Paris 1984

BIEHLER, B. - *Veto sans frontières*, Editions des Grands Duc, Dijon, 1988.

BOURON, A. - *Chef de poste en Mauritanie* vol 1 et 2, Paris, SIPUCO, 1946.

CHAPELLE, J. - *Souvenirs du Sahel*, coll. Mémoires africaines, Paris, L'Harmattan 1987.

DENIS, P. - *Souvenirs méharistes*, Thionville, Ed. Gérard Klopp, 1996.

FERAL, G. - *Le Tambour des sables*, Paris, France-Empire, 1983.

FREREJEAN, L. - *Mauritanie 1903-1911 : mémoires de randonnées et de guerre au pays des Beidanes*, ed. et présentation de G. Désiré-Vuillemin, Paris, Karthala, 1995.

FRISON ROCHE - *Carnets Sahariens*, rééd. Paris, Arthaud 1996.

GOHIER, J. - *L'aventure méhariste*, Loudéac, Y. Salmon, 1991.

KESSEL, J. - *Vent de sable*, Paris, Les éditions de France, 1929.

LAWRENCE, T.E. - *Les sept piliers de la sagesse*, trad. C.Mauron, Paris, Payot, 1979.

LE BORGNE, Cl. - *Le lieutenant Déodat*, Paris, Julliard 1995.

MONOD, Th. - *Méharées, Explorations du vrai Sahara*, Je sers, Paris, 1937; deuxième édition 1947; nouvelle édition Actes Sud, Arles, 1989; dernière édition Actes Sud, coll." Babel. Terre d'aventure", Paris, 1994.

MONOD, Th.- *L'émeraude des Garamantes. Souvenirs d'un Saharien* Actes Sud, coll. "Terres d'aventure", Paris, 1992.

PERRIGAULT, J. - *On se bat dans le désert*, E. Fournier, coll. de l'Ancre, Paris, 1933.

PUIGAUDEAU, O. - *Pieds nus à travers la Mauritanie 1933-1934*, Paris, Plon, 1937, réédition Phébus 1993.

PUIGAUDEAU, O. - *La grande foire aux dattes*, Paris, Plon, 1937.

PUIGAUDEAU, O. - *Le sel du désert* Paris, Pierre Tisné, 1940

PUIGAUDEAU, O. - *La route de l'ouest* Paris, J.Susse, 1945

PUIGAUDEAU, O. - *Tagant. Au coeur du pays Maure* Paris, Julliard, 1949, réédition Phébus 1993.

REINE et SERRE - *Chez les fils du désert. Récits d'aventures au pays Maure*, Editions de France, Paris, 1929.

THESIGER, W. - *Le désert des désert*, Paris, Plon, 1959.

VIEUCHANGE, M. - *Chez les dissidents du Sud-marocain et du Rio de Oro. Smara. Carnets de route*, Plon, Paris, 1932.

BROSSET, D.- *Sahara. Un homme sans l'Occident* première édition 1935, seconde édition, préf. Vercors, Paris, Ed. Minuit, 1946; réédition L'Harmattan, Paris 1991.

LAUGEL, Marcel - *Le roman du Sahara*, Paris, Editions Balland, 1991.

LE BORGNE, Cl. - *La prison nomade*, Paris, éd. F. Bourin, 1990.

PEYRE, J. - *L'escadron blanc*, Paris, Grasset, 1934.

PSICHARI, E. - *oeuvres complètes*, Editions Louis Conrad, Librairie Jacque Lambert, Paris, 1948, réédité aux éditions L'Harmattan, coll. "Les introuvables" : *L'appel aux armes*, *Le voyage du Centurion* et *Les voix qui crient dans le désert*. Paris, 1994.

SAINT-EXUPERY, A. - *Terre des hommes*, Paris, Gallimard 1939; réédité collection "Folio" n°21 et in Saint-Exupéry (Antoine de), *Oeuvres complètes*, tome I, Bibliothèque de la Pléiade, 1994.